

les mortifications, au lieu d'éclairer l'esprit, l'obscurcissaient, et que l'ascétisme brahmanique, dont il imitait les excès, n'était point la voie qui mène à l'intelligence accomplie; il résolut de cesser ces pratiques, reprit une nourriture abondante, que lui apportait une jeune fille du village nommée Soudjata, et recouvra en peu de temps sa force et sa beauté.

Ourlouva est illustre dans les fastes du bouddhisme par cette longue retraite de Çakya-mouni. C'est là qu'il acheva, selon toute apparence, de formuler sa doctrine et de fixer les règles de la discipline qu'il comptait proposer à ses disciples. D'Ourlouva, il se rendit dans un endroit non moins célèbre, celui où il se sentit enfin en possession de la dignité de *Bouddha*. Cet endroit est appelé Bodhimanda, c'est-à-dire le siège de l'intelligence. La tradition raconte qu'il s'assit là, sur un tapis de gazon, les jambes croisées, le corps droit et tourné à l'Orient, au pied d'un arbre appelé Bodhidrouma (l'arbre de l'intelligence), et fit vœu de ne pas se lever avant d'avoir obtenu l'intelligence suprême. Il resta assis tout un jour et toute une nuit sans mouvement, et ce fut à la dernière veille, au moment du lever de l'aurore, que, s'étant revêtu de la qualité de *Bouddha* parfaitement accompli, il atteignit la triple science: il tenait enfin le secret des destinées et du salut universel; il avait trouvé l'absolu; une religion nouvelle était fondée. Siddhartha avait alors trente-six ans. L'arbre sous lequel il s'assit à Bodhimanda était un figuier de l'espèce appelée *pippala*; et la vénération des fidèles ne tarda pas à entourer cet arbre d'un culte fervent, qui dura de longs siècles. Dans l'année 632 de notre ère, c'est-à-dire douze cents ans après la mort du *Bouddha*, Hiouen-Thsang, le pèlerin chinois, vit encore le Bodhidrouma, ou l'arbre qui passait pour l'être. Le tronc était d'un blanc jaune; les feuilles étaient vertes et luisantes; d'après ce qu'en dit un voyageur, elles ne tombaient ni en automne ni en hiver, mais se détachaient tout d'un coup, le jour anniversaire du nirvana du *Bouddha*, pour renaître plus belles qu'auparavant. Tous les ans, les rois, les ministres et les magistrats se rassemblaient à pareil jour au-dessous de cet arbre, l'arrosaient avec du lait, allumaient des lampes, répandaient des fleurs, et se retiraient après avoir recueilli les feuilles qui étaient tombées.

Le *Bouddha* était désormais certain d'avoir la pleine possession de la vérité. Un moment il se demanda s'il devait la communiquer aux hommes, au risque de la voir mal accueillie et de l'exposer à leurs insultes, et s'il n'était pas plus prudent de jouir seul de la lumière, et de fermer la main sur le secret de la délivrance éternelle. Son grand cœur n'hésita pas longtemps. «Tous les êtres, se dit-il, qu'ils soient infimes, médiocres ou élevés, qu'ils soient très-bons, moyens ou très-mauvais, peuvent être rangés en trois classes: un tiers est dans le faux et y restera; un tiers est dans le vrai; un tiers est dans l'incertitude. Ainsi un homme, au bord d'un étang, voit des lotus qui ne sont pas sortis de l'eau, d'autres qui sont au niveau de l'eau, d'autres enfin qui sont élevés au-dessus de l'eau. Que j'enseigne ou que je n'enseigne pas la loi, cette partie des êtres qui est certainement dans le faux ne la connaîtra pas; que j'enseigne ou que je n'enseigne pas la loi, cette partie des êtres qui est certainement dans le vrai la connaîtra; mais cette partie des êtres qui est dans l'incertitude, si j'enseigne la loi, la connaîtra; si je n'enseigne pas la loi, elle ne la connaîtra pas.» Le *Bouddha* se sentit alors «pris d'une grande pitié pour cet assemblage d'êtres plongés dans l'incertitude;» et ce fut une pensée de compassion qui le décida. Il allait enfin ouvrir aux êtres depuis longtemps égarés dans leurs pensées mauvaises la porte de l'immortalité, en leur révélant les quatre vérités sublimes.

Quelles étaient ces vérités? Elles se rattachaient à la doctrine alors régnante de la transmigration des âmes, qui faisait du sort de chaque existence le résultat des faits accomplis dans une vie précédente. Les voici:

1° La douleur est inséparable de l'existence;

2° La naissance en ce monde a pour cause les passions d'une existence précédente;

3° La suppression des passions est la seule voie pour échapper aux existences ultérieures, à la loi de la transmigration, et par conséquent à la douleur, en un mot pour arriver au nirvana;

4° Il faut écarter les obstacles qui s'opposent à cette suppression, à cette extinction des désirs et des passions.

Le quatrième point, comme le remarque avec raison M. Albrecht Weber, était le plus important, quant à l'application pratique; c'est par là que le *Bouddha* et ses sectateurs parvinrent à supprimer complètement les lois et les prescriptions au moyen desquelles les brahmanes enchaînaient tout le monde; c'est pour accomplir ce quatrième point qu'il fallait une entière liberté de mouvement pour tous. Les obstacles qui empêchaient d'arriver à la suppression de la passion, tout ce qui rappelait à l'homme sa personnalité, on doit mettre tout cela de côté, et l'écarter pour les autres comme pour soi. Nul ne doit faire à autrui aucun tort qui puisse l'arrêter dans sa marche vers la perfection, c'est-à-dire vers la sup-

pression de la passion. Bonté, compassion, douceur, charité, amour et tolérance, telles sont les conditions imposées par le *Bouddha* à ses partisans, non-seulement entre eux, mais à l'égard de tout le monde. Le renoncement aux désirs les plus chers, aux nécessités les plus urgentes, à la vie elle-même, quand le prochain en a besoin, sont les meilleures preuves qu'on a supprimé en soi les passions, et qu'on est sur la vraie route du perfectionnement final.

Entre la possession paisible et solitaire de la vérité absolue, de la *Bodhi* et les périls de l'apostolat, Çakya-mouni avait généreusement choisi les périls de l'apostolat; il était résolu à tout braver pour propager les bienfaits de sa doctrine. Par une admirable infatigabilité à cette doctrine, il avait conservé dans son cœur, et voulait allumer dans tous les cœurs, un désir, une passion: le désir, la passion du salut universel. Dès lors on le vit aller d'un lieu à un autre, prêchant partout dans la langue populaire, ouvrant à tous, rois et esclaves, brahmanes et tschandalas, purs et impurs, compatriotes et étrangers, hommes et femmes, l'accès des vérités qui devaient les rendre heureux. Les barrières de caste, de classe et de nation sont renversées; tous sont égaux devant le but à atteindre, devant le Nirvana; la voie du salut est la même pour tous. «De même qu'il n'y a pas de différence entre le corps d'un prince et celui d'un mendiant, de même il n'y a pas de différence entre leurs âmes. Chacun est capable de connaître la vérité et de s'en servir pour sa délivrance; il suffit de le vouloir.» «Ma loi, ajoutait-il, est une loi de grâce pour tous.» Ananda, son disciple favori, après une marche fatigante, rencontre une jeune fille qui puisait de l'eau à une fontaine, et il lui demande à boire. La jeune fille, craignant de le souiller, l'avertit qu'elle est née dans la caste Matanga, et qu'il ne lui est pas permis d'approcher un religieux. «Ma sœur, répond Ananda, je ne m'enquiers point de ta caste ni de ta famille; je te demande seulement de l'eau, si tu peux m'en donner. Touchée d'une bonté si rare, Prakriti (c'est le nom de la jeune fille) s'éprend d'amour pour Ananda, qui se soustrait difficilement à ses charmes. Elle se résout alors à prier Çakya-mouni lui-même de favoriser ses vœux, et va l'attendre sous un arbre, près de la porte de la ville par laquelle il devait sortir après avoir mangé son repas du jour. Il sort en effet, et apprend de la jeune fille sa passion pour Ananda, ainsi que l'intention où elle est de le suivre. Profitant de cette disposition pour convertir Prakriti, le *Bouddha*, par une série de questions qu'elle peut prendre dans le sens de son amour, mais qu'il fait sciemment dans un sens tout religieux, finit par ouvrir ses yeux à la lumière, et par lui inspirer le désir d'embrasser la vie ascétique. C'est ainsi qu'il lui demande si elle veut suivre Ananda, l'imiter dans sa conduite, porter les mêmes vêtements que lui, c'est-à-dire le vêtement des personnes religieuses. La jeune fille répond affirmativement; Çakya-mouni exige le consentement formel de ses parents, qui viennent l'accorder. Alors, distinguant enfin le véritable objet de son amour, Prakriti reconnaît son erreur, et déclare qu'elle est décidée à entrer dans la vie religieuse. Le *Bouddha*, pour la préparer à recevoir sa loi, emploie la formule sacrée *Dharani*, qui purifie l'homme de tous ses péchés et des souillures qu'il a contractées dans la série des existences antérieures auxquelles l'avait condamné la loi de la transmigration.

Toutes les conversions opérées par Çakya-mouni étaient faites par ces mêmes moyens de persuasion et de bonté. En peu de temps elles se multiplièrent. Bien qu'elle s'attaquât à la base même du pouvoir brahmanique, la nouvelle doctrine gagna parmi les brahmanes des partisans qui s'éduisirent à sa clarté et à sa simplicité, comparée avec l'étude si loquace, si difficile et si fatigante des védas. Elle attira aussi beaucoup de princes et de rois, qui saisirent cette occasion de se délivrer de la tutelle oppressive des brahmanes. Dans certaines parties de l'Inde, les indigènes, quoique soumis à la civilisation brahmanique, étaient restés dans une certaine indépendance, et naturellement ils ne demandèrent pas mieux que d'échapper à la hiérarchie religieuse; mais ce fut surtout dans les classes inférieures que le *Bouddha* trouva la masse de ses prosélytes. Tous les malheureux, tous les opprimés se tournèrent vers lui, comme vers leur libérateur. «La différence de l'enseignement bouddhique comparé avec celui des brahmanes, dit Eugène Burnouf, est tout entière dans la *prédication*, laquelle avait pour effet de mettre à la portée de tous des vérités qui étaient auparavant le partage des castes privilégiées. Elle donne au bouddhisme un caractère de simplicité et, sous le rapport littéraire, de médiocrité, qui le distingue de la manière la plus profonde du brahmanisme. Elle explique comment Çakya-mouni fut entraîné à recevoir au nombre de ses auditeurs des hommes que repoussaient les classes les plus élevées de la société. Elle rend compte de ses succès, c'est-à-dire de la facilité avec laquelle se répandit sa doctrine et se multiplièrent ses disciples. Enfin, elle donne le secret des modifications capitales que la propagation du bouddhisme devait apporter à la constitution brahmanique, et des persécutions que la crainte d'un changement ne pouvait manquer d'attirer sur les bouddhistes, du jour où ils seraient devenus assez forts pour mettre

en péril un système politique principalement fondé sur l'existence et la perpétuité des castes. Ces faits sont si intimement liés entre eux, qu'il suffit que le premier se soit produit pour que les autres se soient, avec le temps, développés d'une manière presque nécessaire. » Eugène Burnouf prend ici l'effet pour la cause. Sans doute, qui dit *prédication* dit *popularisation*, *vulgarisation*, *simplification*; une religion que l'on *prêche* est une religion que l'on s'efforce de rendre accessible à tous; mais pourquoi le fondateur du bouddhisme et ses disciples se sont-ils livrés à la prédication, et non à un enseignement d'école? Précisément parce qu'ils s'adressaient à tous les hommes, sans distinction de classe, et qu'ils n'entendaient pas faire du salut un privilège. Ce n'est pas par son mode d'enseignement que Çakya-mouni fut entraîné à recevoir au nombre de ses auditeurs des hommes que repoussaient les classes les plus élevées de la société; c'est parce que son prosélytisme ne faisait aucune acception de personnes qu'il fut conduit à adopter la prédication pour mode d'enseignement. Ce n'est pas la prédication qui explique le caractère universaliste et égalitaire du prosélytisme bouddhique; c'est le caractère universaliste et égalitaire de ce prosélytisme qui explique la prédication.

Né d'une compassion qui embrassait tous les êtres, ce prosélytisme ne devait pas plus connaître les limites géographiques que les barrières ethnologiques et politiques. Le *Bouddha* fit un devoir à ses partisans d'aller, en missionnaires, répandre au loin sa doctrine. Les légendes offrent plus d'un témoignage vraiment touchant de l'esprit qu'il savait leur inspirer. Purna était le fils d'une esclave affranchie, que son maître, sur ses pressantes instances, avait honorée de sa couche pour la rendre libre. Elevé dans la maison paternelle, il s'était distingué de bonne heure par son intelligence et son activité. Il avait fait, dans un commerce lucratif, sa fortune et celle de sa famille. Il était devenu le chef de la corporation des marchands. Dans un des fréquents voyages sur mer qu'il faisait pour son négoce, il a pour compagnons des marchands de Cravasti, qui, à la nuit et à l'aurore, lisent à haute voix des prières, des hymnes saints: c'étaient les soutras et les propres paroles du *Bouddha*. Ravi de ces accents si nouveaux pour lui, Purna est à peine revenu qu'il se rend à Cravasti, et que, se faisant présenter à Çakya-mouni, il embrasse la foi dont son cœur a été touché. Il entre dans la vie religieuse; et le *Bouddha*, à qui l'on ne peut faire un plus doux présent que de lui amener un homme à convertir, ne dédaigne pas d'ordonner et d'instruire lui-même le néophyte. Il lui apprend en quelques mots que la loi tout entière consiste dans le renoncement; et Purna, mort désormais au monde, veut aller vivre et se fixer chez une tribu voisine, qu'il doit gagner à la religion du *Bouddha*, mais dont les mœurs farouches pourraient effrayer un courage moins résolu. Çakya-mouni cherche à le détourner de ce dessein périlleux:

«Les hommes du Cronaparanta, où tu veux fixer ton séjour, lui dit-il, sont emportés, cruels, colères, furieux et insolents. Lorsque ces hommes, ô Purna, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et insolentes; quand ils se mettront en colère contre toi et t'injurieront, que penseras-tu?

«Si les hommes du Cronaparanta, répond Purna, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, s'ils se mettent en colère contre moi et m'injurient, voici ce que je penserai: Ce sont certainement des hommes bons, que les Cronaparantakas; ce sont des hommes doux, eux qui ne me frappent ni de la main ni à coups de pierres.

«Mais si les hommes du Cronaparanta te frappent de la main et à coups de pierres, qu'en penseras-tu?

«Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils ne me frappent ni du bâton ni de l'épée.

«Mais s'ils te frappent du bâton et de l'épée, qu'en penseras-tu?

«Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils ne me privent pas complètement de la vie.

«Mais s'ils te privent de la vie, qu'en penseras-tu?

«Je penserai que les hommes du Cronaparanta sont bons et doux, de me délivrer avec si peu de douleur de ce corps misérable.

«C'est bien, Purna, lui dit le *Bouddha*; tu peux, avec la perfection de patience dont tu es doué, fixer ton séjour dans le pays des Cronaparantakas. Va donc, ô Purna; délivré, délivre; parvenu à l'autre rive, fais-y parvenir les autres; console, console; arrive au Nirvana complet, fais que les autres y arrivent comme toi.»

Purna se rendit en effet dans la redoutable contrée, dont il réussit, par sa douceur, à convertir les habitants; et cet exemple fait comprendre le succès des missions bouddhiques.

C'est à Bénarès que le *Bouddha* prêcha pour la première fois, ou, comme s'exprime le mysticisme bouddhique, «qu'il fit tourner pour la première fois la roue de la loi.» Il ne paraît pas avoir prolongé longtemps son séjour dans cette ville, car la plus grande

partie des soutras nous le montrent soit dans le Magadha à Radjagriha, soit dans le Kocala à Cravasti. C'est dans ces deux contrées, dont les rois Bimbisara et Prasenadjit avaient dès l'origine embrassé sa loi, qu'il passa presque tout le reste de sa vie, respecté, protégé, honoré. Ce fut le berceau du bouddhisme. Du reste, sur la phase apostolique de Çakya-mouni, nous n'avons que très-peu de détails, le *Lalitavistara* ne nous conduisant que jusqu'à l'époque de ses premières prédications. Nous savons seulement que ses principales résidences furent, dans le Magadha, Kalantaka et Nélанда, et, dans le Kocala, Djétavana; que, à six ou sept lieues de Cravasti, il revint, après douze ans d'absence, son père Çouddhodana, qu'il convertit à sa doctrine; que les Çakyas et les habitants de Kapilavastou adoptèrent le bouddhisme, à l'imitation de leur roi; que sa tante Maha Pradjapati fut la première femme à laquelle il permit d'embrasser la vie religieuse; que cet exemple fut suivi par la belle Gopa et par les deux autres femmes de Siddhartha, Yaçodhara et Outpavarna. Nous savons aussi que, malgré la protection royale et l'enthousiasme populaire, il eut à soutenir les luttes les plus vives et les plus persévérantes contre les brahmanes, vis-à-vis desquels il n'usait pas plus de ménagements dans ses critiques que Jésus ne devait en user plus tard vis-à-vis des pharisiens. Une légende, intitulée *Pratihaya Soutra*, nous montre les brahmanes vaincus par le *Bouddha*, en présence de Prasenadjit, dans une sorte de tournoi, dont le roi et le peuple sont les juges. Dans une autre légende, on voit les brahmanes faire promettre au peuple de la petite ville de Bhadrakara, qu'ils dominent à leur gré, de ne point recevoir le *Bouddha* qui s'approche. On convient d'une amende contre quiconque oserait se rendre auprès de lui, et le peuple consent à tout ce que veulent les brahmanes; mais une brahmine de Kapilavastou, mariée dans le pays, enfreint la défense. Elle sort pendant la nuit, escalade les murs avec une échelle, et va se jeter aux pieds du *Bouddha* pour entendre la loi; elle sait se faire suivre bientôt d'un des plus riches habitants de la ville, appelé Mendhaka, qui harangue le peuple et l'entraîne en un instant auprès du libérateur, que les brahmanes voulaient humilier et proscrire. «Les choses allaient encore quelquefois plus loin, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, et, autant qu'on en peut juger par les traditions de Fa-Hien et Hiouen-Thsang, le *Bouddha* dut être assez souvent menacé dans sa personne et jusque dans sa vie. Il n'y a rien en ceci d'étonnant, et, s'il est quelque chose qui puisse nous surprendre, c'est que le *Bouddha* n'ait point succombé aux embûches dont il fut certainement entouré.»

Quoi qu'il en soit, le *Bouddha* ne se présente pas dans l'histoire des religions avec l'auréole du martyre. Toutes les légendes s'accordent à placer le lieu de sa mort à Kouçinagara, dans le royaume de ce nom. A l'âge de quatre-vingts ans, il revenait de Radjagriha, dans le Magadha, accompagné d'Ananda, son cousin, et d'un grand nombre de disciples. Arrivé sur le bord méridional du Gange et sur le point de le passer, il se tint debout sur une grande pierre carrée, regarda son compagnon avec émotion et lui dit: «C'est pour la dernière fois que je contemple de loin la ville de Radjagriha.» Après avoir traversé le Gange, il visita la ville de Vaïçali, dans laquelle il ordonna lui-même plusieurs religieux. Il était à une demi-lieue tout au plus, au nord-est de la ville de Kouçinagara, dans le pays des Mallas et près de la rivière Atchiravati, quand il se sentit atteint de défaillance. Il s'arrêta dans une forêt, sous un *gala* (*shorea robusta*), et y mourut. Le *Doul-na* tibétain raconte en grands détails les funérailles qui lui furent faites. Elles eurent toute la solennité de celles qu'on réservait alors aux monarques souverains appelés Tschakravartins. Le corps du *Bouddha* fut brûlé huit jours après sa mort. Ses reliques furent divisées en huit parts, parmi lesquelles on n'oublia pas celle des Çakyas de Kapilavastou.

Quelle que soit l'opinion que l'on se fasse du bouddhisme, il est impossible de méconnaître la grandeur et la beauté morale de Çakya-mouni. «Sauf le Christ, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, il n'est point, parmi les fondateurs de religions, de figure plus pure ni plus touchante que celle du *Bouddha*. Sa vie n'a point de tache. Son constant héroïsme égale sa conviction; et si la théorie qu'il préconise est fautive, les exemples personnels qu'il donne sont irréprochables. Il est le modèle achevé de toutes les vertus qu'il prêche; son abnégation, sa charité, son inaltérable douceur, ne se démentent point un seul instant.

— *Légende du Bouddha*. La légende ne pouvait manquer de s'emparer de la vie de Çakya-mouni. Elle nous le montre d'abord à l'état de *Bodhisattva* (*Bouddha* commencé), dans le ciel Toushita, entouré des hommages des dieux. Il a amassé des mérites infinis par sa charité, ses dévouements, ses pénitences dans la suite infinie de ses vies antérieures; mais, pour devenir *Bouddha* accompli et pour délivrer tous les êtres vivants, il faut qu'il descende encore une fois dans le monde, qu'il entre dans le sein d'une femme. Cette femme doit posséder les trente-deux espèces de qualités, et être exempte de tous les défauts des femmes. Seule, la reine Mayadévi réunir